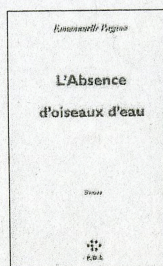


Un roman épistolaire en solo



roman

L'absence d'oiseaux d'eau **

EMMANUELLE PAGANO

P. O. L.

296 p., 18 euros

Un projet littéraire dont l'orientation se modifie en cours de route, ce n'est pas nécessairement un accident de parcours. Le chemin emprunté par l'écrivain doit parfois épouser les mouvements de l'existence quand le livre est censé être lié à celle-ci. Dans une note préliminaire à *L'absence d'oiseaux d'eau*, Emmanuelle Pagano explique l'intention de départ : échanger des lettres avec un autre écrivain, « une œuvre de fiction que nous construisons chaque jour, à deux, et dans laquelle nous inventions que nous nous aimions. » Jeu dangereux, puisque l'amour n'est pas resté imaginaire. L'amour est né, a grandi, s'est enfui. Comme s'est enfui l'autre auteur, reparti avec ses propres lettres. Il ne reste

donc qu'une voix, l'autre se faisant malgré tout entendre à travers les réponses, en creux, écho affaibli de ce que nous ne lirons pas.

Revendiqué comme une autofiction, le roman nous place au plus près des sentiments éprouvés par la narratrice. Elle semble plus engagée dans le travail commun que son interlocuteur. Elle use (et abuse ?) d'arguments pour le convaincre : « *il faudrait que tu me fasses un peu plus confiance. Tu vois, je croyais qu'on écrivait à deux, mais tu me dis non, toi seule écris à deux.* » Elle ne s'inquiète pas trop, en apparence, du déséquilibre de la relation, comptant sur sa force pour entraîner l'autre. Le doute qui surgit par instants est balayé à la lettre suivante, comme si la réponse avait été rassurante.

Une chose en entraînant une autre, une sensualité gourmande investit les phrases, le désir se confond avec l'écriture. « *Je voudrais prendre les mots dans mes mains, et les tordre, les mots, jusqu'à ce qu'ils suivent les contours de ton corps, les malaxer jusqu'à ce qu'ils soient chauds, et qu'ils aient la bonne texture, qu'ils soient suffisamment tendres pour recouvrir ta chair d'une secon-*

de peau. Dans mon écriture, je me donne à toi. »

Dans l'intervalle de temps qui sépare la première de la deuxième partie, la rencontre physique s'est substituée aux mots. Ceux-ci poursuivent un dialogue (pour nous, un monologue, rappelons-le) dont les données se sont modifiées. Le verbe s'est fait chair, en quelque sorte. Il court à la poursuite de ce qui est arrivé, ou à la rencontre de ce qui arrivera encore. Ce sont les pages les plus fortes. Elles sont habitées par une plénitude qui crée l'harmonie et conduit les gestes à leur tension extrême.

Entre la partie centrale et la dernière, beaucoup d'événements se sont produits, eux aussi en creux, dont les conséquences habitent la fin du livre. Et lui donnent une énergie paradoxale, de quoi mener jusqu'à son terme un projet qui a bien changé depuis les premières lignes.

Emmanuelle Pagano fait peur pendant une centaine de pages. On se dit qu'elle ne va pas s'en sortir et que ses lettres sont amenées à tourner en rond. Mais elle rebondit merveilleusement pour nous tirer jusqu'à la fin.

PIERRE MAURY